

2 fois une femme... mais pas tout à fait un film *2 fois une femme* — Canada [Québec] 2009, 94 minutes

Carlo Mandolini

Numéro 268, septembre–octobre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63583ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mandolini, C. (2010). Compte rendu de [2 fois une femme... mais pas tout à fait un film / *2 fois une femme* — Canada [Québec] 2009, 94 minutes]. *Séquences*, (268), 45–45.

2 fois une femme ... mais pas tout à fait un film

Le nouveau film de François Delisle explore le gouffre psychologique qui s'ouvre sous les pas d'une femme violentée qui cherche à refaire sa vie. Brut et parfois brutal, bien soutenu par ses interprètes, le film par contre s'égaré à force de chercher une direction.

CARLO MANDOLINI

2 fois une femme s'ouvre avec une scène d'une grande violence. Une dispute, une femme qui implore son mari, puis de violents coups qui s'abattent sur elle. Le réalisateur ne nous épargne rien: cris, sang, souffrance et une caméra qui insiste. Vraisemblablement, le réalisateur ne veut pas d'une approche feutrée. Il lui faut plutôt un traitement-choc qui fera clairement la démonstration que Catherine est une femme piégée, en sursis, que seul un geste extrême pourra sauver. Aussi, lorsqu'on lui parle de cette association qui «prélève et relocalise» les femmes battues, Catherine n'hésite pas. Elle accepte de quitter son château de banlieue avec Léo, son adolescent taciturne, pour tenter de refaire sa vie à des centaines de kilomètres de chez elle, dans une communauté isolée. À partir de ce moment, Catherine, devenue Sophie, est une femme «en suspension». Entre deux réalités, deux identités et deux mondes, elle entreprend l'immense tâche de se retrouver et de se réinventer.

2 fois une femme est donc d'abord un récit psychologique narré et essentiellement vécu par Catherine. Au-delà d'un récit d'action ou de suspense (le mari réussira-t-il à retrouver sa trace?), le film est une introspection. D'ailleurs, dès la toute première image du film, c'est le visage de Catherine (en très gros plan) qui nous est présenté. C'est aussi elle qui, à quelques reprises, commentera le récit en voix off.

Malheureusement, le scénario n'est pas toujours à la hauteur de ses intentions et ne parvient pas à créer une densité narrative suffisante pour que la situation soit vraiment prenante, pour ne pas dire crédible. À court de scènes fortes, après un début intense, le film n'est qu'une suite d'événements qui, présentés avec une certaine froideur qui contraste avec le pathos du début, ne permettent pas vraiment de partager le drame d'un personnage que l'on finit, paradoxalement, par perdre de vue.

Il faut dire que la présence du personnage de Léo n'aide pas. On devine évidemment l'importance de ce personnage de fils *sacrifié* dans l'univers de Catherine. Mais l'adolescent prend une place telle dans le récit qu'il ouvre une deuxième voie / voix narrative que le film ne se donne pas les moyens d'explorer. En effet, Léo, avec la caméra vidéo de son père qui ne le quitte jamais, devient un narrateur complémentaire dont la très grande importance symbolique demeure toutefois négligée. Surtout dans la mesure où le fils se plaît à épier les faits et gestes de sa mère, entre autres dans sa nudité. Ce contrôle par l'image — et ce véritable vol de l'image de Catherine — évoque inévitablement le contrôle du père / mari (ou du moins autorise l'exploration de cette piste).

Le film propose en quelque sorte deux narrateurs, qui semblent avoir deux visions contrastantes d'une même réalité.



Catherine est une femme piégée

Malheureusement, on en reste à des prémisses. Le spectateur demeure donc désorienté face à ce film qui se présente comme l'ébauche (certes prometteuse) d'une proposition artistique encore à faire.

La finale, un peu facile, laisse aussi perplexe, car elle ne propose finalement aucune solution aux enjeux narratifs fondamentaux et escamote plusieurs éléments du récit qui auraient dû être explorés: le nouveau (et soudain) confort matériel et psychologique de Catherine, le départ (enlèvement?) de Léo avec (par) son père, le rôle de Greg, le prétendant, etc.

Modeste mais efficace, la mise en scène sert assez bien le propos. On s'interrogera par contre sur la pertinence de la voix de narration qui ne contribue pas vraiment à préciser le sens et qui crée aussi une rupture qu'on s'explique mal dans les niveaux de langage entre la voix in (prosaïque, quotidienne) et la voix off (symbolique, poétique). Le réalisateur filme par contre très bien les espaces et parvient à transformer intelligemment les éléments naturels en procédés symboliques efficaces.

Signalons enfin que l'interprétation est généralement très solide. Marc Béland, en mari violent, offre une performance assez exceptionnelle et vient probablement décrocher la palme du personnage masculin le plus méprisable du cinéma québécois. Ses quelques apparitions, physiques et nerveuses, suffisent à faire monter la tension de plusieurs crans.

■ Canada [Québec], 2009, 94 minutes — **Réal.:** François Delisle — **Scén.:** François Delisle — **Images:** Mathieu Laverdière — **Mont.:** Pascale Paroissien — **Int.:** Évelyne Rompré (Catherine / Sophie), Marc Béland (Bruno), Étienne Laforge (Léo), Marie Brassard (infirmière), Michelle Rossignol (Anne), David Boutin (Greg), Alexandre Goyette (professeur de français), Catherine de Léan (Céline) — **Dist.:** FunFilm.